

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 151 (2006)
Heft: 6-7

Artikel: Frédéric le Grand et le comte de Guibert : une dialectique stratégique
Autor: Heuser, Beatrice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Frédéric le Grand et le comte de Guibert: une dialectique stratégique

Nec soli cedit¹

Quand un prince héritier naît, « c'est un astre qui s'avance sur l'horizon, et dont le lever, serein ou nébuleux, peut présager la paix ou la guerre². » L'astre de Frédéric II, au siècle des Lumières, brille fortement sur la pensée relative à la guerre. La carrière d'un militaire français, Jacques-Antoine Hippolyte de Guibert, est intimement liée au lever, à la brillance et à la mémoire de l'astre de ce roi de Prusse.

■ **Beatrice Heuser**

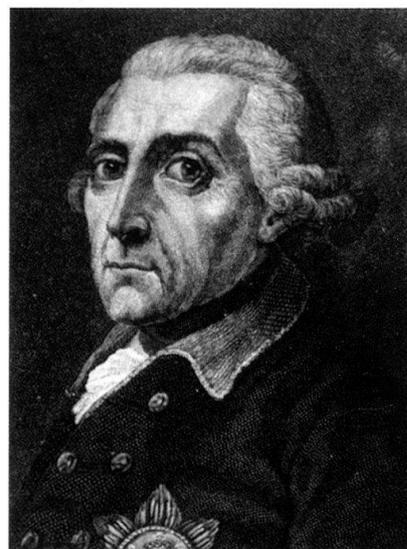
La vie et les écrits de Jacques-Antoine de Guibert

Né en 1743, seul fils de l'officier Jean-Benoît de Guibert, qui ait participé aux guerres de Succession de Pologne et d'Autriche, et de Suzanne Thérèse de Rivail,³ Jacques-Antoine grandit dans sa ville natale de Montauban, clairement privilégié par son père, par rapport à ses sœurs. En 1756, la Guerre de Sept Ans commence et, l'année suivante, le lieutenant-colonel Jean-Benoît Guibert entre en campagne. Il emmène avec lui son fils âgé de 13 ans. C'est ainsi que Jacques-Antoine débute sa carrière militaire en faisant la guerre contre le Roi de Prusse. A l'âge de 14 ans, il devient capitaine, son père brigadier et, quelques années plus tard, général et gou-

verneur des Invalides. Jacques-Antoine participe à plusieurs batailles, notamment à celles de Villingshausen et de Minden, contre les Britanniques et Hanovriens, celle de Rossbach, contre les Prussiens, trois défaites pour la France.

La bataille de Rossbach oppose 22 000 soldats prussiens à 41 000 Français et Autrichiens. La victoire prussienne est spectaculaire: Frédéric II perd 548 hommes, alors que les Alliés déplorent 11 052 morts, blessés et prisonniers. Il n'est pas surprenant que le jeune Jacques-Antoine soit fort impressionné par le génie que Frédéric montre lors cette bataille.

Après la fin de la Guerre de Sept Ans, le jeune Guibert peut se consacrer aux études. Il suit son père, nommé au ministère de la Guerre à Paris. Pendant ce temps, Guibert fils écrit son ouvrage le plus célèbre, *Essai gé-*



Frédéric II de Prusse.

néral de tactique, inspiré non seulement par la lecture des anciens et d'autres penseurs militaires de son siècle, mais surtout par ses propres expériences de la Guerre de Sept Ans: « *Jamais guerre ne fut plus instructive et plus féconde en événements*⁴. » Guibert raconte le développement de l'art de la guer-

¹ « *Il ne cède pas au soleil* »: devise remarquée par Guibert sur l'emblème d'un château de Potsdam, représentant un aigle fixant le soleil.

² Guibert: *Eloge du Roi de Prusse*. Londres, 1788, p. 14. L'orthographe des citations a été modernisée.

³ Pour la biographie de Guibert, pour son ouvrage et sa réception, voir Matti Lauerma: *Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert (1743-1790)*. Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1989.

⁴ *Comte de Guibert: «Essai général de tactique»*, Stratégiques. Paris, Herne, 1977, p. 158.

re depuis l'Antiquité et il dépeint Frédéric II de Prusse comme le plus grand maître de cet art, qui attend pourtant sa perfection. «*Ce fut toujours le destin du Nord de faire les révolutions militaires de l'Europe.*» Cette fois, il revient à un Royaume qui «*venait de s'élever sur l'Oder et sur la Spree*» d'entreprendre cette révolution: «*C'est au roi de Prusse qu'était réservée l'invention de l'art de diviser une armée, de simplifier les marches, de déployer les troupes, de manier cent mille hommes aussi facilement que dix mille.*» Un saut quantitatif est réalisé, et la guerre prend une nouvelle dimension caractérisée par des batailles plus importantes, mobilisant davantage de soldats sur le champ de bataille et entraînant plus de mouvements.

L'ouvrage de Guibert sur la tactique ne sera publié que plus tard. En effet, Jacques-Antoine passe en 1769 de nouveau à l'action militaire: il est envoyé en Corse, récemment cédée à la France par la République de Gênes, afin d'écraser en six semaines une insurrection. Dans la foulée, il est promu à l'âge de 25 ans au grade de colonel. C'est seulement en 1772 que paraît la première édition de *l'Essai général de tactique*, publiée à Londres, afin d'éviter la censure française, dans la mesure où Guibert se montre fort critique à l'égard de la politique militaire de la France. Ce livre suscite un vif intérêt: dès 1772, il est réimprimé à Londres et suivent des rééditions à Genève (1773), à Liège (1773 et 1775), des traductions en allemand (1774) et en anglais (1781). Le livre est donc largement distribué, lu et analysé. Le Roi de

Prusse lui-même connaît assez bien son contenu pour en discuter avec Guibert, lors d'une des visites que celui-ci effectue à Potsdam en 1773.

A cette occasion, il demande au Roi la permission de se rendre en Silésie, afin d'assister aux manœuvres, ce que le roi lui accorde. Il observe à plusieurs reprises des manœuvres de l'armée prussienne, à Potsdam, mais surtout à Neiss et à Breslau. Il en est très impressionné: «*Il est constant que je n'ai vu de ma vie manœuvre de cavalerie qui m'a fait autant de plaisir: – Autrichiens à mille lieues de cette perfection; quelques-uns de nos régiments en approchent, mais de loin encore, surtout pour ce mouvement de charge: et ce qui doit surprendre de cette cavalerie, c'est que les régiments ont, pendant dix mois de l'année, un tiers de congé dehors, c'est qu'ils ne travaillent que pendant les deux mois restants [...].*»

Le journal de son voyage en Prusse ne paraîtra que dix ans après sa mort. Bien qu'écrit quinze ans après ce *Journal*, un autre ouvrage, dans lequel il traite encore longuement de l'art militaire de Frédéric II, est publié avant le *Journal*. Après la mort de Frédéric II, Guibert écrit un *Eloge du Roi de Prusse*, qui est l'œuvre la plus lue de Guibert, après son *Essai général*.

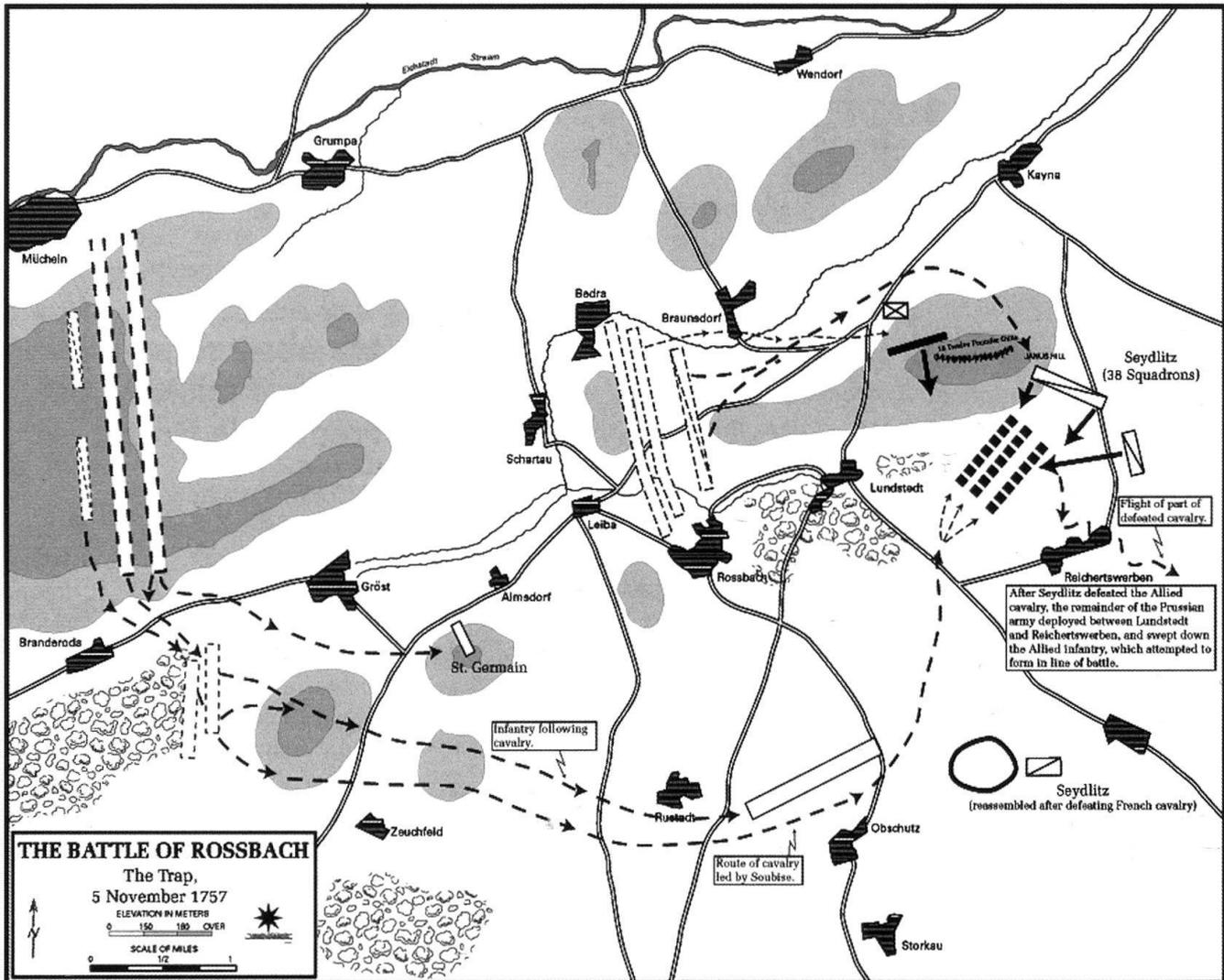
Guibert meurt peu après. C'est surtout par ses réflexions militaires, largement inspirés par le Roi de Prusse, qu'il reste connu jusqu'à nos jours. Bien qu'ayant exercé une certaine influence sur la politique militaire de la France, notamment sous le

ministère de Saint-Germain, de 1775 à 1778, son impact est affaibli par des querelles avec d'autres intellectuels français. Il n'a pas une carrière comparable à celle de son père, même s'il meurt brigadier à l'âge de 46 ans, juste après le début de la Révolution française.

Les observations sur l'art militaire de Frédéric le Grand

Comment Guibert analyse la manière dont Frédéric prépare et fait la guerre? Lors son voyage en Prusse en 1773, il dresse le portrait du militaire prussien. «*Le roi de Prusse entretient un militaire immense, par proportion à la population de son pays et à l'étendue de ses Etats. Pour concevoir par quel art il peut y parvenir, il faut savoir qu'il y a dans les troupes trois espèces de soldats: les uns déserteurs, ne quittent jamais les drapeaux; les [sic] autres nationaux et tirés du pays, au moyen des classes et cadastres d'hommes du district de chaque régiment, ne servent jamais que six semaines de l'année, savoir, du 1^{er} avril jusqu'au 20, ou au plus tard, à la fin de mai, époque à laquelle les revues du Roi étant finies, on leur donne à tous leur congé pour retourner dans leur village, et s'y adonner aux travaux de la campagne ou à telle profession qu'ils jugent à propos d'exercer. Ils ne touchent point de paie pendant le temps de leur absence; et c'est cette paie, qui forme les revenant-bons du capitaine.*»

A l'époque, presque toutes les armées d'Europe recourent à des mercenaires de provenances



diverses, et ce n'est guère différent pour la Prusse. Guibert note dans son journal : « Enfin la troisième classe est celle des étrangers non-déserteurs, tirés dans les provinces de l'Empire. Parmi ceux-là le capitaine peut encore donner, passé les six semaines de revues et exercices, tel nombre de permissions de travailler, qu'il juge à propos. Une partie de la paie de ces hommes reste encore au profit du capitaine et, sur leur gain, on les oblige même à s'acheter une partie de leur petite monture. Ce sont ces travailleurs qui remplissent les coins des rues, les auberges, les places, les

quais de Berlin. On peut en prendre pour laquais, et si l'on veut, leur donner sa livrée. » En fait, il y a « grand nombre de Français dans les troupes du Roi de Prusse : il est certain qu'il y en a plus de 25000 ; on les reconnaît dans leur parler. La physionomie nationale, la forme de la jambe, le maintien plus aisé, les font aisément distinguer. »

Une visite à l'arsenal convainc Guibert que le militaire prussien est mieux équipé et organisé que celui des autres pays européens. L'armée prussienne est toujours préparée à la guer-

re : « Chaque corps de troupe a aussi son artillerie dans un dépôt principal, de manière qu'en 24 heures, elle peut atteler et se mettre en campagne. [...] Les troupes ont de même, en magasin, tous leurs attirails de campagne, bidons, gamelles, outils, tentes ; ainsi, tandis qu'à la paix, nos troupes se séparent, désarment, restent sans officiers généraux, sans attirails de guerre, sans esprit de guerre même, les troupes prussiennes restent toujours formées en corps d'armée, peuvent se rassembler dans 2 ou 3 fois 24 heures, sur 5 ou 6 points principaux, et agir sur-le-champ. Il

n'y a pas jusqu'aux chariots de compagnie, qui ne soient tout prêts: à la vérité, ils ont pendant 10 mois de l'année un grand nombre de congés; mais on les rappellerait tout de suite: et comme ces congés ne se donnent qu'aux soldats nationaux, comme chaque régiment est au centre du district qui lui est assigné pour les recrues, ils auraient rejoint avant que la masse fût en action.»

De préférence, Frédéric porte le théâtre de guerre «hors de son pays; il [...] foudra sur [l'ennemi] comme la foudre; il débutera par des batailles» et il maîtrise l'art «de nourrir, comme disait Caton dans le Sénat de Rome, la guerre par la guerre.» Pour être capable de frapper l'ennemi comme un éclair, «il faut être toujours prêt, il faut avoir, non des troupes désunies et dépourvues de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, non les éléments d'une armée, mais une armée toute équipée, toute organisée, toute instruite aux grandes évolutions, toute accoutumée à ses généraux, comme ses généraux le sont à elle, toute disposée, en un mot, à marcher et à combattre.»

L'armée de Brandebourg est donc la seule en Europe capable de «tirer six coups de fusil par minute, marcher en bataille, et réunir à la fois du silence, de l'ordre et de la célérité.» A la bataille de Mollwitz (10 avril 1741), lors de la première guerre de Silésie, «ce fut l'ordre, la fermeté, le feu supérieur de son infanterie qui lui donnèrent la victoire.»

La cavalerie que Frédéric a héritée de son père n'était pas

encore parfaite. Elle avait en effet l'habitude de ne charger qu'au pas, afin de pouvoir tirer au fusil en même temps. C'est dans ce domaine que Frédéric expérimente beaucoup, estimant «que la cavalerie ne devait jamais tirer, que la force était dans la vélocité de ses mouvements et dans la plus grande impétuosité possible de sa charge.» Il fait de sa cavalerie «une ligne de 5 ou 6000 chevaux», une aile entière qui apprend à charger ensemble, à coordonner ses mouvements à force de discipline et d'exercices fréquents.

Comme Machiavel et Gustave-Adolphe avant lui, Frédéric étudie les Anciens: «Il découvrit dans les mouvements de doublement et de dédoublement de la phalange grecque les éléments des déploiements; [...] les introduisit dans son infanterie et ensuite dans sa cavalerie. Par-là il diminua l'inconvénient de nos longues colonnes de marche et de la lenteur processionnelle avec laquelle elles se mettaient en bataille. De là il put devenir plus hardi dans ses mouvements et ne déterminer ou ne démasquer ses dispositions d'attaque qu'au moment d'agir, et plus à portée de l'ennemi. Les mouvements individuels d'une colonne étant ainsi devenus plus parfaits et plus rapides, il perfectionna ensuite le concert et les rapports de plusieurs colonnes entre elles; il les habitua à observer exactement leurs distances, à marcher à la même hauteur ou à des hauteurs inégalement coordonnées, à parcourir dans des espaces de temps fixés, des espaces de terrain donnés, à se mettre en bataille dans toutes les directions, soit parallèles, soit

obliques, enfin soit en totalité, soit en partie, soit par échelons, soit pour former, soit pour appuyer les points d'attaque. Ses officiers généraux apprirent à conduire les colonnes et à les remuer d'après tous les ordres et les signaux donnés; ils se familiarisèrent avec les distances et les obstacles, avec la variété des terrains et des circonstances; et le Roi put alors compter sur une harmonie régulière et géométrique entre toutes ces grandes fractions qui composent une armée, et qui concourent à la formation d'une disposition générale.»

C'est toujours l'étude des batailles individuelles de Frédéric qui fournit à Guibert des exemples concrets. Les victoires prussiennes de Leuthen (1757) et de Minden (1759) lui servent par exemple d'illustrations pertinentes: elles «lui donnèrent l'idée de son ordre oblique. Mais qu'il y avait loin de cette manœuvre qu'Epaminondas fit avec 5 à 6000 hommes, dans une petite plaine où il pouvait tout conduire, tout voir, tout réparer, à en faire l'application à nos grandes armées, allongées à perte de vue dans des terrains coupés et inégaux, tels que ceux que nous recherchons aujourd'hui pour combattre! Qu'il fallut à Frédéric de talent et d'art pour s'approprier cette combinaison, et pour la transporter sur une échelle aussi immense!»

Guibert fait aussi des comparaisons fréquentes avec les guerres antiques. «Il était souvent arrivé à des généraux modernes de tourner l'ennemi par un corps détaché à l'avance, et de le prendre en flanc par une attaque séparée de la disposition

générale; mais l'art de manœuvrer devant l'ennemi, pour lui donner le change, pour le déborder ensuite brusquement par [...] une grande évolution, et embrasser son flanc par la formation même de l'ordre de bataille, ainsi qu'Alexandre l'avait fait aux journées d'Issus et d'Arbele, n'avait été connu que des tacticiens de l'Antiquité, et ce fut là où le Roi de Prusse l'étudia. L'exemple de César à Pharsale lui enseigna l'usage des troupes placées en potence ou en crochet aux ailes, et c'est de là, sans doute, qu'il prit la méthode constante d'avoir des brigades de flanc, et de placer derrière la pointe de ses ailes de cavalerie des réserves de husards, en échelon ou en colonne, pour envelopper l'ennemi au moment de la charge.»

Jusque-là, les généraux des temps modernes avaient évité les batailles en plaine. Le maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries* sur l'art de la guerre, se prononçait contre de telles batailles et manœuvres. Par contre, la faiblesse des forces armées brandebourgeoises réside dans l'absence de grosse artillerie et le manque d'ingénieurs, au demeurant des Français.

Les armées prussiennes sont mixtes, comportant des autochtones et des étrangers, mais Frédéric les préfère homogènes. Aussi essaie-t-il de fortifier les liens entre la population indigène et l'armée. C'est pourquoi il augmente le recrutement local, partageant «son pays en districts assignés aux régiments, et [les chargea] de les tenir complets au défaut de recrues étrangères; arrangement qui en liant la nation aux troupes, et

en les environnant d'elle, prévient la désertion.»

L'entraînement, le drill, est au cœur de la vie des camps militaires en temps de paix. On répète sans cesse «des marches qui conduisaient à des positions rapidement occupées, ou à des ordres de bataille suivis de représentations d'attaques. C'étaient des manœuvres supposées entre deux corps d'armée, dont l'un était commandé par le Roi, et l'autre par un de ses généraux.» Pendant son voyage dans les territoires des Habsbourg et des Hohenzollern en 1773, Guibert a maintes occasions d'observer de tels exercices.

Malgré la ferme discipline régnant au sein des forces du Brandebourg, Frédéric évite de recourir à la peine capitale. Guibert croit même que «jamais il n'a fait couler le sang hors des combats.» La sévérité du Roi, ainsi que des actes de générosité, lui permettent de motiver ses soldats, qui «lui avaient donné entre eux le nom de Fritz.» En même temps, Frédéric se soucie de mobiliser le soutien des populations de ses terres, les rendant plus prospères, malgré la lourde charge qu'entraîne l'entretien des forces armées. Par ailleurs, Frédéric emploie plusieurs fois, aussi bien la ruse, comme à la bataille de Hohenfriedberg, qu'il remporte, que la surprise, comme au commencement de la guerre de Silésie. Il mène également des campagnes hivernales, ce qui était auparavant assez rare.

Guibert admire beaucoup ce «Roi guerrier», ce «Dieu de la guerre», qui prétend être un «chartreux militaire». Frédéric

est maître dans «l'art de la distribution de ses forces, qui a toujours été tel, qu'avec des moyens trois ou quatre fois inférieurs à ceux des Puissances alliées, il a fait face partout, gagnant des batailles avec des armées inférieures d'un tiers et quelquefois de moitié à celles de l'ennemi.»

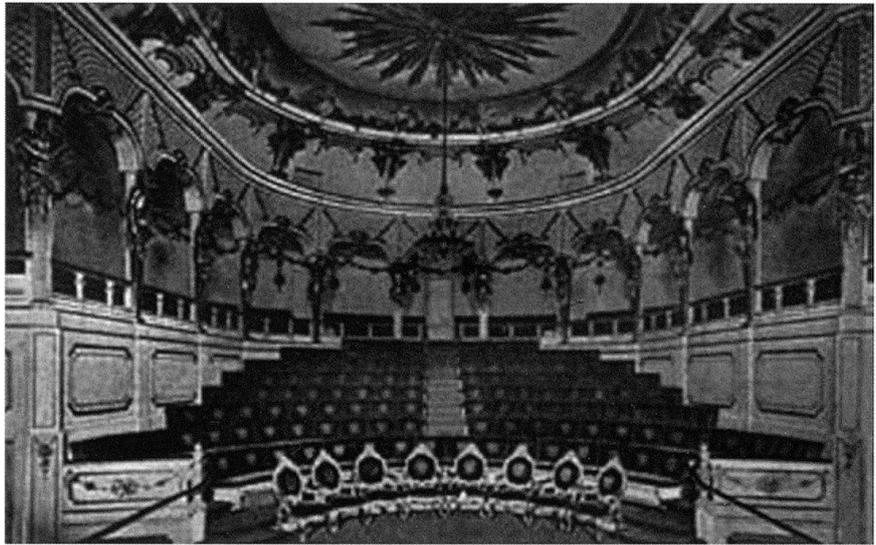
De ses observations en Prusse, Guibert tire des recommandations générales: «Ayez des camps de paix; rendez vos troupes tacticiennes; formez des officiers généraux; étudiez la tactique de plaine, la tactique des développements, la grande tactique comme le Roi de Prusse le fait avec ses troupes depuis qu'il est sur le trône; et alors vous pourrez chercher la plaine vis-à-vis de lui, vous pourrez l'attaquer par manœuvre, et opposer science à science: et j'ajouterai à cela qu'en acquérant ainsi cette partie sur laquelle nous sommes, par préjugés autant que par défaut d'instruction, restés en arrière, nous n'en conserverons pas moins dans les affaires de poste les avantages non contestés que donnent à la nation sa vivacité, son impétuosité, son courage personnel, et l'intelligence individuelle de nos officiers particuliers, chose si importante et si souvent décisive dans un genre de combat, où les mouvements restent si souvent abandonnés à l'intelligence particulière.»

Admiration de Frédéric le Grand et patriotisme français

Guibert est-il traître à son pays en admirant le Roi de Prusse? Il est aussi un patriote fer-

vent: son *Essai général de tactique* est dédié «à ma patrie» et il affirme que «c'est pour la France que j'écris.» Pendant son voyage de 1773, il se sent vexé si on se moque des Français. A Berlin et à Potsdam, dans des conversations avec des officiers prussiens, «on effleura deux ou trois fois la nation française: on tourne autour de nos généraux: si je n'avais pas été là, les pauvres Welches auraient eu leur tour. De temps en temps, un dépit intérieur, un mouvement très peu philosophique, mais dont je n'étais pas le maître, me gagnait; je me sentais l'ennemi de ces hommes avec lesquels je buvais, je mangeais; j'éprouve tous les jours que, chez les étrangers, je suis bien plus Français encore que dans mon pays; c'est par vanité, c'est par intérêt personnel; on voudrait être honoré, être relevé par le nom de sa Patrie: on n'aime point à rougir.»

Ce n'est donc pas par manque de patriotisme que Guibert admire le Roi de Prusse. D'ailleurs, il entretient une affection complexe pour le monarque du Brandebourg, qui l'impressionne par la modestie de son style de vie. Après les siècles de pompe et de splendeur ostentatoires déployées par les rois du Moyen-Age, de la Renaissance et du Baroque, les tendances de plusieurs philosophes romains se mêlent, chez certains monarques, au puritanisme protestant. Gustave-Adolphe de Suède et Frédéric gagnent le respect et la dévotion de leurs soldats par leur style de vie austère, dormant sur des lits de camp, même dans leurs demeures royales. Guibert est impressionné par les manières de Frédéric,



Au château de Sans-Soucis.

par son comportement consciencieux: il se considère comme le premier magistrat de son peuple. Cette admiration incite Guibert à faire à ses propres frais, en 1773, le long voyage de Prusse et de Silésie.

Grâce à une lettre du philosophe d'Alembert, il réussit à avoir deux audiences avec le grand Roi, même s'il doit patienter plusieurs jours à Potsdam, avant d'être introduit auprès de sa Majesté.

Le 17 juin 1773, Frédéric lui accorde une audience de trois quarts d'heures. A la grande joie de Guibert, le Roi lui parle de son *Essai général*, qu'il apprécie. En l'autorisant à se rendre en Silésie pour assister aux manœuvres, Frédéric souligne que «ma clairvoyance me rendait dangereux; qu'il serait fort aise de m'y revoir; que mon ouvrage [l'*Essai général*] lui avait donné grand désir d'en rencontrer l'auteur.» Frédéric et Guibert évoquent la campagne de Corse et la politique française à l'égard de cette île. Ils discutent également de lit-

térature française. Guibert se montre fort nerveux et désireux de plaire. Il est ébloui par la présence de cet homme qu'il admire tant. Bien que ne connaissant Frédéric que par des images, il n'est ni surpris par ses traits ni par sa taille, mais il confie à son *Journal*: «Une sorte de vapeur magique me semblait environner sa personne; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour d'un saint, et la gloire autour d'un grand homme.»

Guibert n'est pas un admirateur inconditionnel de tous les grands personnages. Il juge, par exemple, l'impératrice Marie-Thérèse décevante: «Je ne trouvais qu'une bonne bourgeoise où mon imagination cherchait une grande Souveraine.» Au contraire, Frédéric l'impressionne fortement; il achète même un portrait du Roi... Pourtant, il note les humeurs de Frédéric. «Les rois ont des caprices; le roi de Prusse particulièrement en est pétri.» Il observe comment Frédéric joue sur le désir de ses sujets et ses visiteurs de se faire remarquer par lui et de

lui plaire. Parfois il les distingue avec une salutation particulière ou une remarque gracieuse et personnelle; la fois prochaine, il prétend ne pas les remarquer. Ainsi se comporte-t-il avec Guibert, ce qui lui cause une vive déception.

Après le coucher de l'«astre double»...

Avec la mort de Frédéric en 1786 et celle de Guibert en 1790, la dialectique de la stratégie franco-prussienne ne s'achève pas. Un jeune Corse, Napoléon Bonaparte, reçoit une formation militaire de base dans une des écoles militaires créées, sous l'influence de Guibert, par le maréchal de Saint-Germain. Ce jeune homme étudie intensément l'*Essai général de tactique*, l'emportant dans ses campagnes, et il admire beaucoup son auteur. Ce jeune homme, c'est l'incarnation du prince-

commandant militaire dépeint dans l'*Essai général*. C'est ainsi qu'un commandant militaire génial retourne l'art militaire de Frédéric contre la Prusse qu'il écrase en 1806, lors des batailles d'Iéna et Auerstedt.

Déjà pendant les années 1760, Guibert prophétisait que la force de la Prusse dépendait trop du génie de Frédéric. «Après la mort de ce Prince, dont le génie seul soutient l'édifice imparfait de sa constitution [militaire], il survienne un roi faible et sans talents, on verra dans peu d'années le militaire prussien dégénéner et déchoir; on verra cette puissance éphémère rentrer dans la sphère que ses moyens réels lui assignent, et peut-être payer cher quelques années de gloire.» Napoléon estime tant les écrits de Guibert que, au début de la campagne de 1806 contre la Prusse, il s'exclame: «Pour le coup, celui qui n'emportera pas dans sa poche un

extrait de Guibert sera un âne!» Il accorde une pension à la veuve de Guibert, et la double en 1811 «en considération des ouvrages de M. de Guibert et des avantages que l'armée française en a retirés.»

Mais un retournement va encore se produire: Carl von Clausewitz, un Prussien, devient l'interprète le plus important de l'art militaire de Napoléon, inspirant les grandes réformes militaires entreprises dans son pays et influençant la révolution militaire qui va amener la victoire de la Prusse sur la France en 1871. C'est peut-être en partie la découverte par les enseignants militaires français des écrits de Clausewitz et des stratégies allemands après cette humiliation de 1871, qui va contribuer à son tour à la victoire de la France sur l'Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale...

B. H.